

terre, lui, le bayeur aux nues et aux grues? Au moment même où son père lui administrait sa part de conseils, il regardait une mouche qui faisait zin-zin et battait de la tête contre les vitres.

—Voilà, mes chers enfants, continua le chevalier de la Marjolaine. Vous êtes libres maintenant de vous créer,—avec la terre, l'air et l'eau,—des situations, de vous conquérir des patrimoines; quand on est intelligent, laborieux et honnête, on le peut, on le veut, et on le doit! Tirez-vous d'affaire désormais et tout seuls. Vous m'avez compris?

—Moi, très bien, répondit Jean. La mer, il n'y a que cela, je ne vois que cela et je n'ambitionnais pas autre chose. Je suis un la Marjolaine, mon père, je vous le prouverai. Comme une barque qui a déployé toute sa voile, je mets dehors toutes mes espérances pour voguer dans la vie. Les espérances sont des voiles. Permettez-moi seulement, Monsieur, d'emporter votre bénédiction et une valise. Blanchard? tu descendras la valise.

La valise, parce qu'il n'y en avait jamais eu qu'une au château. Il faut ici dire que le vieux serviteur était entré et resté là avec ses jeunes maîtres, attendant les ordres du chevalier. Blanchard, en réponse à Jean, leva un peu la main et la remua de telle sorte que la partie extérieure fut en haut, ce qui était le signe non équivoqué de l'affirmation.

—Comme mon frère, dit Pierre à son tour, je suis satisfait. Si la fortune m'y aide, vous verrez, mon père, que je vous ferai honneur. Je ne vous demande, moi, que l'autorisation d'emporter nos gants de famille en drap vert sur lesquels se trouve brodé en fils d'or l'écusson des la Marjolaine. Ce qui distingue le gentilhomme du prolétaire, ce sont les gants.

Je prie donc Blanchard de les aller chercher.”

Blanchard essuya ses lèvres avec le doigt. — “Comment! tu ignores où ils sont? Dans la crédence aux parchemins, je crois.

—Moi, dit Etienne, je reste ici, puisque la terre est partout, à moins, mon père, que vous me jetiez sur la grande route par la porte ou, dans la Loire, par la fenêtre. Vous avez besoin de l'un de vos fils, pour vous donner des soins si vous tombiez malade, ne fût-ce même que pour vous parler quelquefois, puisque Blanchard n'a que la permission de gesticuler.

—Mais si je veux vivre en hibou, sans être soigné, de personne sans entendre parler qui que ce soit?

—Mon père, c'est en vain que vous tenteriez de me convaincre et de me décider; je ne ferai pas quatre pas hors de la Marjolaine. Je mourrais plutôt, par là, d'inanition, couché dans un champ où l'on m'enterrerait, ce qui serait un moyen encore d'employer ma part d'héritage. Donc, Blanchard, je ne te demande rien que de continuer à faire mon lit et un brin de cuisine.”

Le chevalier, sur ce troisième appel à Blanchard, envoya, d'un mot, le vieux serviteur chercher les gants et la valise, puis il conclut: “Pardonnez-moi la détermination que j'ai prise à votre égard. J'agis à la façon des oiseaux,—et la nature, qui les inspire, sait probablement bien ce qu'elle fait. Quand leurs petits sont grands, le père et la mère les culbutent par-dessus le nid, voulant qu'ils vivent libres une bonne fois et de leur seule industrie, sans autre héritage aussi que la terre, l'air et l'eau. Maintenant, un conseil et un présent. Pour le conseil: Défilez-vous des faux pigeons posés en vedette sur les